

I

Je voudrais oublier mon passé. Je voudrais ne plus me retrouver, toujours, aux quatre coins de ma vie, avec cette tête que je déteste, avec cette allure, cet air veule que m'ont donnés mes éternelles capitulations. Je voudrais échapper à cette figure qui me condamne à l'isolement. À la bassesse. Et anéantir ce sourire ironique dont chaque désillusion a mieux fouillé le dessin.

Être cette jeune fille qui passe, avec son monde particulier, ou cette femme qui, tout à l'heure, au café, se plaignait de ses tracas ancillaires : « Elles veulent toutes être dactylographes... » J'ai cru la haïr, je l'enviais : jamais je ne pourrai m'intéresser à ces choses. Je sais maintenant que je suis limité par moi-même de toutes parts. Je suis en prison dans mes tendances, dans la vie que j'ai vécue. On n'est borné que par soi. Je tenais déjà tout entier dans le premier baiser que j'ai donné.

Sur une banquette de molesquine, la tête dans le creux d'épaule d'une fille charnue – Christiane – je baisais le haut de sa poitrine ; elle caressait ma

joue... Mille fois, j'avais rêvé pareille minute; mais auprès d'une autre femme, dans un tout autre lieu. Pourtant, je ne fus pas désappointé. Je savais me contenter d'un pis-aller, déjà, et ne croyais plus peut-être qu'il pût exister d'autre amour.

« Que tu es brutal!... » me reprocha la fille quand je l'enlaçai : j'avais si peur qu'elle se refusât au dernier moment que je profitai sauvagement du premier geste qui offrit. Mais j'avais toujours entendu gémir les chiens, les chats, n'importe quel être que je saisisais pour le sentir vivre entre mes mains...

J'ai aimé Christiane; ses gestes tendres et vides m'ont vraiment touché le cœur. M'en souviendrais-je sans cela, avec cette trouble tendresse?

Fille et lieu, ce fut bien : ces courtes minutes condensaient tout mon passé, comme elles contenaient déjà mon avenir.

Tout petit, j'étais, paraît-il, violent et volontaire. Et, si lointain qu'il soit, je sens parfois encore en moi cet enfant d'un an ou deux qui, lorsqu'on lui refusait quelque chose, se cognait la tête contre le plancher jusqu'à ce qu'on lui cédât – ou qu'il s'évanouît. Il ne me reste pourtant de lui que cette poussée de sang, quand on me contrarie, et cette peine à me dominer qui fait trembler mes mains... Les gens et les choses ont étouffé l'arbre, mais les racines vivent encore. Les événements ne transforment pas notre matière : ils la modèlent.

Le meilleur moment de ma vie : l'école maternelle.

J'étais fort. Je tyrannisais tout le monde. Nous trouvons ainsi, dans notre vie, deux ou trois images très poussées d'êtres absolument différents que nous aurions pu devenir et que nous négligeons de pleurer...

Les mères se plaignirent. Pour me soumettre, mes parents furent trop sévères. Il y eut des corrections injustes ou mal supportées... Mais je devais déjà être malheureux pour me montrer si méchant envers les plus faibles. Ce fut à cette époque que, ayant appris qu'il me faudrait mourir un jour, je ne pouvais plus dormir la nuit. Et mes parents se moquaient de mes terreurs sans y croire : peut-on être à la fois si sensible et si insupportable ? Je souffrais et ils riaient : je crus qu'ils ne m'aimaient pas et leur retirai ma confiance, au point que ma santé s'en ressentit. Quand j'avais mal, je n'osais plus le leur dire. Et mon plus grand plaisir devint de m'enfermer dans ma chambre et de m'y exalter en rêvant que je possédais ces jouets, ces plaisirs que je désirais de toutes mes forces ; mais surtout que je pouvais encore aller pleurer sur les genoux de maman.

Je fus tout de suite malheureux au collège. Tous les enfants se mirent à torturer de mille façons le petit solitaire farouche et gauche qui ne se mêlait pas à leurs jeux et qui ne savait pas imposer le respect par sa dignité et sa noblesse. Je tremblais devant leur brutalité et ils me frappaient pour mon

dédain, alors que je jugeais mon corps malingre indigne de jouer avec leurs beaux corps vifs. C'était mon humilité qui les excitait le plus à châtier mon orgueil.

Oh! les images qui passent dans l'imagination d'un enfant de dix ans, sensible et violent, enfermé dans des cabinets qui puent, pour fuir ses persécuteurs; et recroquevillé contre la porte, pour éviter les cailloux qu'on lui lance par les losanges dont elle est percée; et la bouche contre une fente pour respirer un peu d'air pur!

Zéro de discipline. Votre fils est insupportable. Il se bat toujours. Et mes parents me punissaient sans que j'essaie de me disculper; car ce châtiment injuste était plus léger que celui que j'aurais reçu si j'avais, en outre, été accusé de mensonge.

Je portais déjà des lunettes et chaque bataille me coûtait un verre ou deux. Souvent, blessé par un éclat, je quittais la récréation en pressant sur mes yeux un mouchoir taché de sang. À la maison, mes parents s'affolaient, puis me punissaient, car les lunettes coûtent cher. Et je vivais dans la terreur de devenir aveugle. Je finis par avoir si peur des coups qu'à la moindre menace, je suppliais mes camarades de ne pas me faire de mal. J'avais perdu toute confiance en moi comme tout amour-propre. Et je souffrais de ce cœur passionné qui ne s'acharnait plus qu'à me maudire d'être incapable de haine.

Cette humilité me dégradait d'autant plus que mes parents, pauvres et résignés, m'élevaient à leur

image. La pauvreté pécuniaire entraîne la pauvreté morale. Il est défendu d'être fier, d'être soi-même. On doit se soumettre, abdiquer toute loyauté et toute noblesse autant que toute volonté. Ma mère me répétait sans cesse, me croyant en révolte contre tout le monde : « Tu es le pot de terre contre le pot de fer, tu cours à ta perte... » Et ma sœur renchérisait : « Il faut filer doux devant ses supérieurs... »

Ainsi éduqué, comment aurais-je pu devenir noble et viril ? En outre, j'étais si chétif que je me sentais pauvre jusque dans ma chair. Comment ne serais-je pas celui qui capitulera toujours ?

Et il y eut encore la puberté. Mon âme si faible et si violente fut une proie choisie pour les scrupules. L'obsession du péché mortel. La terreur d'en commettre qui me faisait rester immobile devant un crucifix pour éviter les occasions de chute... Six horribles mois de vertige continu. Car je ne pouvais plus me fier à moi-même. J'étais désaxé par des impulsions nouvelles et inconnues qui me donnaient d'étranges incertitudes, une angoissante lenteur à me décider, même en face du péché. Échapper à ces forces inconnues. Délire du toucher : « Oui, il y a encore des tables, des chaises... » Il fallait, sans cesse, que leur contact me rassure.

Et j'étais seul, en face de la peur. Personne ne me comprenait plus. On aurait ri de ma folie si je m'étais confié, puisque mes parents ne m'avaient jamais pris au sérieux. Mon confesseur se moquait de moi. J'avais pourtant un immense besoin d'aide,

de réconfort. Non ! Toujours la solitude du coupable que personne ne soupçonne.

Depuis ce temps, je dois compter avec mes nerfs. Ils commencèrent alors à mener leur vie ridicule, en marge de mon esprit, démissionnant dès qu'il me fallait agir, m'obligeant à une lâche recherche du calme. Toujours tout accepter sans mauvaise humeur, sans résistance, sans la moindre crispation, sous peine d'avoir les mains tremblantes toute la journée ; et de ne pas pouvoir dormir.

Enfin le développement de ma chair étouffa mes scrupules ; et j'achevai de les chasser par une frénésie de péchés mortels, tant je tremblais à l'idée de recommencer, ne fût-ce qu'une minute, à être obligé de résister aux tentations. Et j'entraî, sans conscience ni freins moraux, dans un monde tout neuf et délicieux : jusqu'ici j'avais seulement vu les femmes ; maintenant je les sentais ; je les découvrais en chair.

Oh ! l'été lumineux et si beau où mes sens s'éveillaient ! J'allais tous les jours à la plage et, caché dans un creux de falaise, je regardais, avec une forte jumelle, les filles se déshabiller dans les rochers. Puis je courais me baigner non loin d'elles.

Les rires dans la mer vivante, le grand soleil qui animait les taches vives des costumes miroitants et plaqués ! Et ces femmes presque nues, ces corps qui tendaient les tissus minces – leur goût humide et salé... Et la grande Suzy qui était factrice au bazar,

dont le maillot rouge découvrait toute la poitrine et qui me lançait de l'eau en riant très fort... Et le retour, quand le soir chaud imprégnait d'une odeur puissante la nuque et les bras nus des femmes!... Douceurs ignobles et fraîches, gloutonneries ingénues de ma jeunesse, je vous regrette plus que tout au monde.

Mais j'habitais une ville où tout se savait, où mes parents me surveillaient aussi étroitement que chez eux. Je n'ai jamais osé adresser la parole à mes baigneuses de peur qu'ils ne l'apprennent... et parce que mes nerfs s'affolaient tellement quand je les approchais que, pour l'oser, je devais me jurer de ne pas leur dire un mot.

Alors commença mon existence de dissimulation et d'hypocrisie. Si on savait mes pensées, mes désirs! Pour échapper aux soupçons, il me fallut vivre en dessous, surveiller chacun de mes gestes, chacune de mes paroles, déguiser toutes les manifestations de ma jeunesse vivante, m'enfermer dans une vie de mensonge, me condamner à moi seul.

Et mon cœur devenait grossier et brutal comme chez tous les jeunes gens violents et timides que les femmes n'ont pas affinés à cet âge. Je considérais ma mère comme une ennemie, car elle m'aurait repoussé avec horreur si elle avait su cette vérité qu'elle pouvait sans cesse apprendre. Et je détestais mes sœurs parce que leurs amies étaient cruelles comme toutes les jeunes filles bourgeoises : comme

tout ce qui n'a pas souffert; et que je ne pouvais fréquenter qu'elles.

Léa était médiocre, raisonnable et égoïste. Elle ignorait la bonté, ne sentant rien avec sensualité. Elle n'était pas même gourmande : on le devinait à son rire sec. Elle fut, avec moi, aussi froide et aussi méchante qu'avec les chiens de son père qu'elle se plaisait à torturer sans joie. Il y eut aussi Thérèse, qui montrait si haut ses jambes à bicyclette. Et la maigre Andrée, l'année suivante. Mais je choisissais toujours des jeunes filles aux lèvres minces, affinées par la méchanceté (je leur trouvais plus de chic qu'aux autres) et non une vraie femme aux lèvres charnues et rouges... Je serais peut-être heureux aujourd'hui si j'avais trouvé une amie voluptueuse et tendre, à qui j'aurais pu ne pas mentir; à qui j'aurais pu me confier.

J'ai cessé de croire à l'amour sans avoir jamais aimé. La chair, seule, restait, et je n'avais aucun moyen de la satisfaire dans ma ville. Alors je me mis à travailler : mon collègue ne présentait au baccalauréat que ses meilleurs élèves, qui faisaient ce qu'ils voulaient pendant les deux jours de l'épreuve, au chef-lieu, où je n'étais connu de personne...

J'ai passé bien des nuits à étudier – pour connaître la poitrine de Christiane. Oui, cet amour contient tout mon passé...